Ziglôbitha,
Revue des Arts, Linguistique,
Littérature & Civilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

La mauvaise foi, un concept existentiel chez Gœtz dans *Le Diable et le bon Dieu* de Jean-Paul Sartre.

Konan Léon KOFFI
Université Félix Houphouët-Boigny, Côte-d'Ivoire.
konanleon7@gmail.com

Résumé : Le théâtre de Jean-Paul Sartre est intimement lié à sa philosophie, l'existentialisme. En effet, ce théâtre se lit foncièrement dans les différents concepts qui nourrissent cette philosophie. Dans une perspective d'étude de l'un de ces concepts, cette contribution porte sur la mauvaise foi appréhendée chez le personnage de Gœtz, dans sa pièce *Le Diable et le bon Dieu*. Elle tente de montrer les conjonctures qui dépeignent la mauvaise foi de Gœtz et l'impact négatif que court Gœtz pour son entreprise qui se perçoit par l'échec.
Mots clés : La mauvaise foi, le mensonge, le Bien, le Mal, la liberté, la détresse.

Abstract : Jean-Paul Sartre's theater is intimately linked to his philosophy of existentialism. Indeed, this theater can be read fundamentally in the different concepts that nourish this philosophy. With a view to studying one of these concepts, this contribution concerns the bad faith apprehended in the character of Goetz, in his play *Le Diable et le bon Dieu*. She tries to show the circumstances that portray Goetz's bad faith. Also the negative impact that Goetz has for his company, which is perceived by failure or even by the fall.
Keywords: bad faith, untruthfulness, good, evil, liberty, distress.

Introduction

La mauvaise foi est un concept développé par Jean-Paul Sartre dans sa philosophie l'existentialisme. Elle se conçoit à travers l'attitude et le comportement d'un sujet qui traduit par le mensonge, ou par la parodie de l'être qu'il n'est pas dans une situation dans laquelle il se tient. Sartre affirme : « *l'être humain est aussi celui qui peut prendre des attitudes négatives vis-à-vis du monde et de soi* » Sartre (1943, P.82). C'est-à-dire, l'homme est celui qui est capable d'utiliser l'ironie, le ressentiment, un stratagème pour se définir ou encore l'égoïsme et la méchanceté déployés envers ses semblables pour assurer ses propres intérêts. La mauvaise foi trouve son fondement dans ces différentes manières d'agir. Ainsi en de telle réaction comportementale et de cette attitude mensongère, le sujet agissant est caractérisé par la lâcheté parce qu'il refuse de porter et d'assumer ses actes. Autrement, ce dernier se dissimule dans ses actes pour fuir la liberté. Il se rend esclave de la liberté, vu qu'il revêt un personnage qu'il n'est pas. Le personnage principal, Gœtz exprime bien cette manière d'agir dans l'existence humaine. De ce fait, quelles sont les occurrences situationnelles dans lesquelles Gœtz extériorise sa mauvaise foi ? Cet article vise à montrer de façon explosive, la manifestation de la mauvaise foi de Gœtz dans sa relation avec les autres personnages. Et aussi, comment cette caractéristique

interrelationnelle reflète-t-elle l'une des théories de l'existentialisme. Pour y parvenir, nous nous servirons de la méthode d'analyse de texte de théâtre de Michel Vinaver. Cette méthode vinavérienne propose une étude du dialogue par le prélèvement de texte nommé séquence de la pièce pour les lire au ralenti. Il en ressort de cette lecture des informations nécessaires pour la compréhension globale de la pièce. C'est une méthode qui « *repose sur le postulat que la lecture au ralenti d'un fragment suffit à relever pour l'essentiel le mode de fonctionnement dramaturgique de l'œuvre tout entière.* », (Michel Vinaver : 1993, p.11). Notre analyse s'articulera autour de trois axes. Le premier axe présentera la molécule de texte choisie c'est-à-dire, l'ensemble de trois fragments extraits de la pièce. Ensuite, le deuxième axe va servir à la lecture au ralenti de la séquence. Et enfin, le troisième axe mettra en relief les manifestations existentialistes dans l'entreprise de Gœtz.

1- Présentation de la séquence

Pour la présente analyse, nous avons constitué une séquence pertinente composée de trois fragments. La pertinence de cette séquence réside dans le fait que les échanges dialogiques dans les fragments qui la constituent permettent de cerner au mieux les occurrences de la mauvaise foi de Gœtz et les conséquences qui en découlent. Autrement dit, au cours des dialogues des actants dans les trois fragments, nous saisissons l'expression de la mauvaise foi de Gœtz et son aboutissement.

Toutefois, avant de présenter les différents fragments constitutifs de la séquence, il convient de préciser que la division en fragments de la séquence tient au fait que pour mieux l'explorer, « *une division de cette séquence en fragments est nécessaire pour mieux en permettre la saisie* » (Michel Vinaver : 1993, p.896). Ainsi donc, la séquence s'organise comme suite :

1.1. fragment un

L'ARCHEVEQUE – *se relevant*. (Holà ! (*Le serviteur entre*.) Faites entrer le banquier. (*Le Banquier entre*.) Assieds-toi, banquier. Tu es tout crotté : d'où viens-tu ?
LE BANQUIER – J'ai voyagé trente-six heures pour vous empêcher de faire une folie.
L'ARCHEVEQUE – De quoi parles-tu ?
LE BANQUIER – De votre ville de Worms : On m'apprend que vous l'assiégez. Si vos troupes la saccagent, vous vous ruinez et moi avec vous. Est-ce à votre âge qu'il faut jouer les capitaines ? (*Le Diable et le bon Dieu*, P.14).
L'ARCHEVEQUE – Ce n'est pas moi qui l'assiège.
LE BANQUIER – Et qui donc ?
L'ARCHEVEQUE – Gœtz. C'est un bâtard de la pire espèce : par la mère. Il ne se plaît qu'à faire le mal.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.16, 19).

GŒTZ – entrant. Vous n'avez rien à m'apprendre ? Pas même que les soldats manquent de pain ? Pas même que le choléra va décimer les troupes ? Vous n'avez rien à me demander ? Pas même de lever le siège pour éviter une catastrophe ? (Un temps.) Je vous fais donc si peur ?

Ils se taisent.

CATHERINE – Comme ils te regardent, mon bijou. Ces gens-là ne t'aiment guère et je ne serais pas étonnée qu'on te retrouve un jour sur le dos avec un gros couteau dans la panse.

GŒTZ – M'aimes-tu, toi ?

CATHERINE – Foutre non !

GŒTZ – Eh bien, tu vois que tu ne m'as pas tué.

CATHERINE – Ce n'est pas faute d'en avoir eu envie.

GŒTZ – Je sais : tu fais des rêves jolis. Mais je suis tranquille : à l'instant de ma mort tu serais cajolée par vingt mille hommes. Et vingt mille hommes, c'est un peu trop, même pour toi.

CATHERINE – Mieux vaut vingt mille qu'un seul qui vous fait horreur.

GŒTZ – Ce que j'aime en toi, c'est l'horreur que je t'inspire (*Aux officiers*.) Quand donc voulez-vous que je lève le siège ? Mardi ? Jeudi ? Dimanche ? Eh bien, mes amis, ce n'est ni mardi ni jeudi, que je prendrai la vile : c'est cette nuit.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.50-51).

GŒTZ – … Depuis mon enfance, je regarde le monde par un trou de la serrure : c'est un beau petit œuf bien plein où chacun occupe la place qui lui est assignée, mais je peux t'affirmer que nous ne sommes pas dedans. Dehors ! Refuse ce monde qui ne veut pas de toi ! Fais le Mal : tu verras comme on se sent léger.

HEINRICH – Je vois que tu te fais horreur.

GŒTZ – C'est vrai, mais ne t'y fie pas ! Je me fais horreur depuis quinze ans. Et après ? Est-ce que tu ne comprends pas que le Mal est ma raison d'être ? Donne-moi cette clé.

LE BANQUIER – Que voulez-vous donc ?

GŒTZ – Prendre la ville et la détruire.

LE BANQUIER – Passe encore de la prendre. Mais sacrebleu, pourquoi vouloir la détruire ?

GŒTZ – Parce que tout le monde veut que je l'épargne.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.63 , 87).

CATHERINE, *timidement*. Et si tu ne prenais pas la ville ?

GŒTZ – Si je ne la prenais pas, tu serais châtelaine.

CATHERINE – Je n'y pensais pas.

GŒTZ – Bien sûr que non. Alors réjouis-toi : je la prendrai.

CATHERINE – Mais pourquoi ?

GŒTZ – Parce que c'est mal.

CATHERINE – Et pourquoi faire le Mal ?

GŒTZ – Parce que le Bien est déjà fait.

CATHERINE – Qui l'a fait ?

GŒTZ – Dieu le père. Moi j'invente. (*Il appelle.*) Holà ! Le capitaine Schœne. Tout de suite !

(*Le Diable et le bon Dieu*, P.90).

1.2. fragment deux

GŒTZ – *Joyeusement*. Salut, Nasty. Salut, mon frère. Je suis heureux de te revoir. Sous les murs de Worms, il y a deux mois, tu m'as offert l'alliance des pauvres. Eh bien je l'accepte(…) Avant de faire le Bien, je me suis dit qu'il fallait le connaître et j'ai réfléchi longtemps. Le Bien c'est l'amour. J'abandonne mes terres aux paysans. Sur cette même terre, j'organise la première communauté chrétienne ; À nous deux nous reconstruirons le Paradis, car le Seigneur m'a choisi pour effacer notre péché originel. Tiens, j'ai trouvé un nom pour mon phalanstère : je l'appelle la Cité du Soleil.

Nasty – Garde tes terres pour toi.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.132-133).

GŒTZ – C'est non.

Nasty – Tu refuses ?

GŒTZ – Je ne ferai pas le Bien à la petite semaine. Tu ne m'as donc pas compris, Nasty ? Grâce à moi, avant la fin de l'année, le bonheur, l'amour et la vertu règneront sur dix mille arpents de terre. Sur mon domaine je veux bâtir la cité du Soleil et toi tu veux que j'en fasse un repaire d'assassins.

…Je vais vous rendre gros et gras et vous aimerez… Je suis l'architecte et vous êtes les ouvriers : tout à tous, les outils et les terres en commun, plus de pauvres, plus de riches, plus de loi sauf la loi d'amour. Nous serons l'exemple de toute l'Allemagne.

GŒTZ – Ces péchés sont à moi, tu le sais. Rends-moi ce qui m'appartient. Tu n'as pas le droit de condamner cette femme puisque je suis le seul coupable. Allons ! Voici mes bras, voici ma face et ma poitrine. Ronge mes joues, que ses péchés soient le pus de mes yeux et de mes oreilles, qu'ils brûlent mon dos, mes cuisses et mon sexe comme un acide. Donne-moi la lèpre, le choléra, la peste, mais sauve-la !

CATHERINE – *plus faiblement*. Gœtz ! Au secours !

GŒTZ – Est-ce que tu m'écoutes. Dieu sourd ? Tu ne refuseras pas le marché que je te propose, car il est juste ?

CATHERINE – Gœtz ! Gœtz ! Gœtz !

GŒTZ – Ah ! Je ne peux plus entendre cette voix. (*Il grimpe dans la chaire.*) Es-tu mort pour les hommes, oui ou non ? Alors vois : les hommes souffrent. Il faut recommencer à mourir. Donne ! Donne-moi tes blessures ! Donne-moi la plaie de ton flanc, donne les deux trous dans tes mains. Si un Dieu a pu souffrir pour eux, pourquoi pas un homme ? Es-tu jaloux de moi ? Donne tes stigmates ! Donne-les ! (*Il étend les bras en croix face au Christ.)* Donne-les ! Donne-les ! Donne-les ! (*Il répète* : *« Donne-les ! » comme une espèce de chant incantatoire*.) Es-tu sourd ?

Parbleu, je suis trop bête ; aide-toi, le Ciel t'aidera ! (*Il tire un poignard de sa ceinture, se frappe la main gauche avec sa main droite, la main droite avec la gauche, puis le flanc. puis il jette le couteau derrière l'autel, se penche et met du sang sur la poitrine du christ.*) Venez tous ! (*Ils entrent.*) Le Christ a saigné. (*Rumeurs. Il lève les mains.*) Voyez, dans sa miséricorde, il a permis que je porte les stigmates. Le sang du Christ, mes frères, le sang du Christ ruisselle de mes mains. (*Il descend les marches de la chaire et s'approche de Catherine.*) Ne crains plus rien, mon amour. Je touche ton front, tes yeux et ta bouche avec le sang de notre Jésus. (*Il lui met du sang sur le visage.*) Les vois-tu encore ?
CATHERINE - non
GŒTZ - Meurs en paix
CATHERINE – Ton sang, Gœtz ton sang, tu l'as donné pour moi.
GŒTZ – Le sang du Christ, Catherine.
CATHERINE – Ton sang…

Elle meurt.

GŒTZ – Agenouillez-vous tous. (*Ils s'agenouillent.*) Vos prêtres sont des chiens ; mais ne craignez point ; je reste au milieu de vous : tant que le sang du Christ sur ces mains coulera, aucun malheur ne vous touchera. Retournez dans vos maisons et réjouissez-vous, c'est fête. Aujourd'hui, le règne de Dieu commence pour tous. Nous bâtirons la Cité du Soleil.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.192-193).

1.3. fragment trois

GŒTZ – Plus ils m'aiment et plus je suis seul. Je suis leur toit et je n'ai pas de toit. Je suis leur ciel et je n'ai pas de ciel. Si j'en ai un : celui-ci, vois comme il est loin. Je voulais me faire pilier et porter la voûte céleste. Je t'en fous : le ciel est un trou. Je me demande même où Dieu loge. (*Un temps*) Je ne les aime pas assez : tout vient de là. J'ai fait les gestes de l'amour, mais l'amour n'est pas venu : il faut croire que je ne suis pas doué. Pourquoi me regardes-tu ?
HILDA – Tu ne les aimais même pas. Tu m'as volée pour rien.
NASTY – Bien (*un temps.*) La révolte a éclaté.
GŒTZ – Quelle révolte ? (*Brusquement.*) Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas faute ! Qu'ils se massacrent entre eux, je n'y suis pour rien !
NASTY – Ils n'étaient retenus que par la crainte de l'Église : tu leur as prouvé qu'ils n'avaient pas besoin de prêtres ; à présent les prophètes pullulent. Mais ce sont des prophètes de colère qui prêchent la vengeance.

(*Le Diable et le bon Dieu*, PP.211-213).

LES PAYSANS – Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !
GŒTZ – *Emporté par la rage.* Je m'en vais, n'ayez pas peur. Courez à la mort ; Si vous crevez, je danserai. Que vous êtes laids ! Peuple de lémures et de larves, je remercie Dieu de

m'avoir montré vos âmes ; car j'ai compris que je m'étais trompé ; il est juste que les nobles possèdent le sol, car ils ont l'âme fière ; il est juste que vous marchiez à quatre pattes, croquants, car vous n'êtes que des porcs.
LES PAYSANS – *veulent se jeter sur lui.* À mort ! À mort !
GŒTZ – *arrachant une épée à un paysan.* Venez me prendre !
(*Le Diable et le bon Dieu*, P.232).
HILDA – C'est moi qui ai dit non. Je les aimais mieux morts qu'assassins. Ô Gœtz, de quel droit ai-je choisi pour eux ?
GŒTZ – Bah ! Fais comme moi ! Lave-toi les mains de tout ce sang. Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien sur rien. L'homme rêve qu'il agit, mais c'est Dieu qui mène.
HILDA – Non, Gœtz, non. Sans moi, ils vivraient encore.
GŒTZ – Eh bien, soit. Sans toi, peut-être. Moi je n'y suis pour rien.
(*Le Diable et le bon Dieu*, P. 238).
GŒTZ – Si j'avais eu vraiment l'intention, de bien faire, ni Dieu ni le Diable ne pourraient me l'ôter. Attaque l'intention.
HEINRICH – Ce sera sans peine ; comme tu ne pouvais jouir de ces biens, tu as voulu t'élever au-dessus d'eux en feignant de t'en dépouiller.
GŒTZ – o voix d'airain, publie ma pensée : je ne sais plus si je t'écoute ou si c'est moi qui parle. Ainsi donc tout n'était que mensonge et comédie ? Je n'ai pas agi : j'ai fait des gestes. Ah, curé, tu me grattes où ça me démange. Après ? Après ? Qu'a-t-il fait, le cabotin ? Eh bien, tu t'essouffles vite.
HEINRICH – gagné par la frénésie de Gœtz. Tu as donné pour détruire.
GŒTZ – J'ai voulu que ma bonté soit plus dévastatrice que mes vices.
HEINRICH – Et tu y as réussi : vingt-cinq mille cadavres ! En un jour de vertu tu as fait plus de morts qu'en trente-cinq années de malice.
GŒTZ – Autrefois je violais les âmes par la torture, à présent je les viole par le Bien. J'ai inventé de trahir le Mal ne se laisse pas si facilement trahir : ce n'est pas le Bien qui est sorti du cornet à dés : c'est un Mal pire. Qu'importe d'ailleurs : monstre ou saint, je m'en foutais, je voulais être inhumain.
(Le Diable et le bon Dieu, PP.262-263*).*

2. La lecture au ralenti

La lecture au ralenti est une étude minutieuse des différentes répliques échangées par les personnages. Cette lecture « *se fait à chaque réplique pour y tirer ce qui est proprement action* », (Michel Vinaver : 1993, P.896). En effet, l'accent sera mis sur la description du discours des personnages afin d'appréhender les actes de Gœtz. Au demeurant, dans les différents fragments de la séquence, les échanges ont porté sur la tentative de persuasion de Gœtz pour son entreprise,

l'expansion de sa mauvaise foi à travers ses agissements et les conséquences qu'il en court. Les personnages en présence sont : l'Archevêque, le Banquier, Gœtz, Catherine, Heinrich, Nasty, les pauvres et Hilda. Le dialogue est construit d'abord sur le modèle Attaque-Défense, entre Gœtz et les personnages tels que l'Archevêque, le Banquier et Catherine. Mais parfois Catherine utilise la plaidoirie. Ensuite, on note l'apparition de Gœtz assez importante dans la suite du dialogue. Il est au centre des faits. Ses réponses sont rythmées par une tournure en dérision au travers duquel le lecteur perçoit sa mauvaise foi. Notre analyse au niveau moléculaire prendra en compte trois points essentiels : Le discours pour persuader Gœtz à renoncer à sa quête, l'illusionnisme de ses actes et enfin sa chute.

2.1. Le discours persuasif des personnages

Avant d'aborder les actes dans lesquelles Gœtz manifeste sa mauvaise foi, il est impérieux de revenir sur sa conduite de départ dans la séquence sélectionnée, notamment dans le fragment un. Worms est la ville par excellence où toute la manœuvre de Gœtz trouve sa configuration. Les terroirs de cette ville font objet de litiges constituant la principale difficulté à laquelle les autorités ecclésiastiques, les barons et les paysans sont confrontés. Au fil du temps, l'aboutissement de ce litige va se préciser par le siège de Gœtz sur Worms. Mais, avant cette victoire, certains personnages issus des autres classes sociales telles que les barons, le clergé vont connaître des moments d'instances pénibles ; autrement, Gœtz sera controversé par ceux-ci qui aspirent le faire bouger de ses intentions. Eu égard des différentes positions assumées par chaque personnages dans ce fragment un, l'échange dialogique est organisé dans une intonation ascendante, c'est-à-dire par un interrogatoire assez virulent. Les personnages agissent par réseau de deux groupes. Le premier groupe est constitué de L'Archevêque, le Banquier, Heinrich et Catherine. Ils évoluent pour un même objectif, et sont opposés à Gœtz, le seul personnage du groupe deux. L'interrogatoire relève de l'occurrence discursive du groupe un des actants. Chacun essaie de surplomber Gœtz pour le détourner de sa politique. C'est le Banquier qui ouvre l'action, ayant été informé du dessein de Gœtz, il ne passe pas sous silence. Dans son amertume, il s'est accouru pour échanger avec l'Archevêque afin de dissuader l'auteur de celui qui veut tourmenter la quiétude de Worms. La réplique ci-dessous dévoile sa préoccupation ardente.

> L'ARCHEVÊQUE – Se relevant. Assieds-toi, banquier. Tu es tout crotté : d'où viens-tu ?
> LE BANQUIER – J'ai voyagé trente-six heures pour vous empêcher de faire une folie. (Fragment un.)

Par la même occasion, on perçoit l'acharnement de l'Archevêque contre la volonté de Gœtz. Il en est de même pour Heinrich et Catherine. Au demeurant, de ces échanges de paroles, fusent : l'inquiétude, les conséquences et des intérêts personnels qu'évoquent ce premier bloc de personnages pour évincer Gœtz contre son insidieuse initiative de faire de Worms sa possession et son terroir de gouvernance. Leurs différentes répliques contre celles de Gœtz reposent sur le postulat de le convaincre, d'où la nécessité de mettre en œuvre dans leurs propos toutes les mesures qui pourraient en découler de ses agissements. Mais il faut noter qu'ils manifestent le moins possible de soumission à Gœtz.

Toujours dans la même quête, avec Catherine, le dialogue montre une plaidoirie auprès de Gœtz comme le signifie l'attitude de celle-ci dans la didascalie internée dans son discours. *CATHERINE, timidement. Et si tu ne prenais pas la ville ?* (P.90). En même temps qu'elle interroge son interlocuteur Gœtz, elle plaide sa clémence pour son acte de destruction. Cependant, Gœtz semble à la fois insolent et comique dans l'affirmation aux interrogations de Catherine. Sa première attitude montre son caractère démesuré. Il apparaît plus choquant dans ses propos en affirmant être inventeur du Mal. Mais aussi, il semble être comique d'autre part en considérant ces paroles comme des propos provocateurs pour exciter la colère chez Catherine. Observons-les dans ce dialogue :

> GŒTZ – Si je ne la prenais pas, tu serais châtelaine.
> CATHERINE – Je n'y pensais pas.
> GŒTZ – Bien sûr que non. Alors réjouis-toi : je la prendrai.
> CATHERINE – Mais pourquoi ?
> GŒTZ – Parce que c'est mal.
> CATHERINE – Et pourquoi faire le Mal ?
> GŒTZ – Parce que le Bien est déjà fait.
> CATHERINE – Qui l'a fait ?
> GŒTZ – Dieu le père. Moi j'invente. (Il appelle.) Holà ! Le capitaine Schœne. Tout de suite ! (Fragment un).

En somme, aucun de ces personnages ayant polémiqué avec Gœtz n'a réussi à le refréner dans ses actes. Gœtz obtint la garde des terres de cette ville où sa méchanceté sera offerte à deux personnages dans le premier fragment. D'abord, envers Heinrich le prêtre. En effet, Gœtz s'est évertué à le faire souffrir physiquement et psychologiquement en poursuivant son projet. Du point de vue physique, c'est par la torture qu'il réussit à amener ce prêtre à lui donner la clé du conduit souterrain qui permet d'accéder aux terres de Worms. L'autorité de l'Église est défiée sous sa gouverne. Heinrich sous ses menaces et sévices corporels finit par céder et lui remet cette clé. Quant à la souffrance psychologique, il lui inspirait l'horreur. Gœtz revêtait un personnage

monstrueux qui parfois intimidait par une intonation très montante et virulente de sa voix.

> HEINRICH – Je vois que tu te fais horreur.
> GŒTZ – C'est vrai, mais ne t'y fie pas ! Je me fais horreur depuis quinze ans. Et après ? Est-ce que tu ne comprends pas que le Mal est ma raison d'être ? Donne-moi cette clé. (Fragment un).

Quant à Catherine, elle sera victime d'un abus sexuel orchestré par Gœtz et vexée à mainte reprise devant des serviteurs à qui Gœtz ordonne d'aller avec elle pour assouvir des besoins sexuels. À chaque instance d'échange de paroles avec Gœtz, Catherine est humiliée au compte de son bon plaisir. L'amour qu'éprouve Catherine pour lui ne sera pas réciproque. *GŒTZ – Ce que j'aime en toi, c'est l'horreur que je t'inspire.* (P.50) Il cherchait plutôt à se surprendre, à se contempler et surtout à se faire voir à travers le regard des autres. Tous ces actes montrent le caractère sadique de Gœtz. Il est perçu ici comme un personnage méchant.

2.2. L'illusionnisme altruiste et sacerdotal

Gœtz est au centre du dialogue dans le fragment deux, à travers une fréquence apparition contrairement à Catherine et Nasty. Il semble monologuer en étalant ses nouvelles dispositions. Son discours laisse entrevoir qu'il ne tient pas compte des autres personnages dans ce fragment. En effet, considéré comme un personnage sadique au fragment un, Gœtz fait un bond substantiel de faiseur du Bien, sans un moment de pénitence qui y précède au fragment deux. Les terres pour lesquelles il s'est accaparé et qu'il a tant jalousées pour définir sa personnalité sadique, il décide subitement, d'y construire une cité du Soleil, c'est-à-dire, une cité de paix où il fait bon vivre et ensuite les distribuer aux paysans. Partant de là, cette générosité sera couronnée de sa mauvaise foi. En effet, prenant une autre forme d'effacement de soi, en renonçant à l'exaltation de soi, à la mise en scène du Mal, il sert maintenant l'hypocrisie, la duplicité. Ainsi, sa mauvaise foi sera déployée à trois niveaux. D'abord le mensonge pour la cité du Soleil. En effet, ces terres appartiennent aux paysans. Ils en ont été dépossédés. Gœtz n'est qu'un usurpateur. En leur redistribuant ces terres, il ne promulgue aucun acte de bienfaisance ; à priori cet acte devrait constituer une restitution de bien acquis illégalement. Auparavant, il avait même affirmé que le Bien était uniquement réservé au bon Dieu, lui n'était qu'inventeur du Mal. Il assignait le bienfait au bon Dieu contre la malfaisance orchestrée par lui. Par exemple dans cet extrait.

> CATHERINE – Et pourquoi faire le Mal ?
> GŒTZ – Parce que le Bien est déjà fait.

> CATHERINE – Qui l'a fait ?
> GŒTZ – Dieu le père. Moi j'invente. (Fragment un.)

Ainsi donc, Il se contredit en choisissant de faire le Bien qui est dissimulé de mensonge. Il reste le même personnage quoique l'âpreté de son Mal soit substituée au Bien comme on peut le constater en s'adressant à Nasty, en ces termes :

> GŒTZ – *Joyeusement*. Salut, Nasty. Salut, mon frère. Je suis heureux de te revoir. Sous les murs de Worms, il y a deux mois, tu m'as offert l'alliance des pauvres. Eh bien je l'accepte(…) Avant de faire le Bien, je me suis dit qu'il fallait le connaître et j'ai réfléchi longtemps. Le bien c'est l'amour. J'abandonne mes terres aux paysans. Sur cette même terre, j'organise la première communauté chrétienne ; À nous deux nous reconstruirons le Paradis, car le Seigneur m'a choisi pour effacer notre péché originel. Tiens, j'ai trouvé un nom pour mon phalanstère : je l'appelle la Cité du Soleil. (Fragment deux).

Ensuite, la monstration de sa mauvaise foi se lit par l'utilisation de l'amour, la bonté et la générosité pour couvrir son mensonge. En effet, pour arriver à ses fins, Gœtz va enseigner l'amour ; il se détourne de son orgueil, illusion positive pour couvrir un rapport authentique avec les autres. Mais l'amour vrai est loin d'être exprimé, puisqu'il est préservé d'un désir secret, celui de profiter de la naïveté des bénéficiaires de ce prétendu bienfait qu'il donne : la Cité du Soleil. Aussi, il attend sa glorification et secrètement leur reconnaissance pour ce don. L'amour ici n'est pas naturel, c'est une fabrique de sentiment pour assouvir un intérêt. A priori, c'est une arme affûtée pour abêtir les pauvres paysans en entendent Gœtz parler.

> GŒTZ – (…) Avant de faire le Bien, je me suis dit qu'il fallait le connaître et j'ai réfléchi longtemps. Le bien c'est l'amour. J'abandonne mes terres aux paysans
> Je ne ferai pas le bien à la petite semaine. Tu ne m'as donc pas compris, Nasty ? Grâce à moi, avant la fin de l'année, le bonheur, l'amour et la vertu règneront sur dix mille arpents de terre. Sur mon domaine je veux bâtir la cité du Soleil. (Fragment deux).

Enfin on découvre aussi, une autre supercherie, celle de se faire passer pour un prophète. Dans cette cité du Soleil, le néophyte converti va profaner le sacerdoce ecclésiastique. Il prétend réconcilier sa communauté chrétienne et le bon Dieu à la manière du sacrifice du Christ. Plus loin, il embastille dans sa fourberie ses sujets pour qui, il fait des prières de guérison où d'expiation des péchés. Par ailleurs, ses invocations du bon Dieu sont exemptes de politesses.

Ce sont des ordres qu'il proclame en lieu et place des supplications qui seront d'ailleurs sans effets.

> GŒTZ – Ces péchés sont à moi, le sais. Rends-moi ce qui m'appartient. Tu n'as pas le droit de condamner cette femme puisque je suis le seul coupable. Allons ! Voici mes bras, voici ma face et ma poitrine. Ronge mes joues, que ses péchés soient le pus de mes yeux et de mes oreilles, qu'ils brûlent mon dos, mes cuisses et mon sexe comme un acide. Donne-moi la lèpre, le choléra, la peste, mais sauve-la ! (Fragment deux.)

Catherine qui était mal en point ne recouvra pas la guérison. Et plus Gœtz joue en multipliant ses impératifs contre le bon Dieu, plus l'état de santé de celle-ci s'aggravait. Il a mis l'emphase sur le cas de Catherine pour obtenir un miracle, parallèlement il se trouve lui-même le moyen de ce miracle.

Gœtz dans l'exercice singulier de sa vocation prophétique, se proclame Dieu. Il se fait adorer et prend sur lui la responsabilité d'octroyer la sécurité, le bonheur à ces paysans. Cette attitude démesurée l'amène à assener des injures aux autorités de l'église qu'il traite de chiens. Désormais maître absolu, il prétend assurer aux besoins séculiers de ces paysans à travers l'effusion du sang de christ, entre ses mains.

> GŒTZ – Agenouillez-vous tous. (*Ils s'agenouillent*.) Vos prêtres sont des chiens ; mais ne craignez point ; je reste au milieu de vous : tant que le sang du Christ sur ces mains coulera, aucun malheur ne vous touchera. Retournez dans vos maisons et réjouissez-vous, c'est fête. Aujourd'hui, le règne de Dieu commence pour tous. Nous bâtirons la Cité du Soleil. (Fragment deux).

Autant de situations ici construisent l'étude moléculaire de la séquence. Ces situations forment le nœud de l'essentiel à retenir des faires de Gœtz. Sa volonté est mise à nu.

2.3. La chute de Gœtz

De toute évidence, le mensonge occulté par un être agissant finit par se dévoiler même s'il est sapé sur une longue période. Le mensonge a toujours trouvé son effondrement quand apparaît la vérité au moment opportun. C'est douloureux de constater qu'il peut être conçu dans une immensité de situations et peut causer beaucoup de torts. Mais de façon inattendue, la vérité éclate au grand jour pour essuyer ces moments pénibles et ce à point nommé. En tout état de cause le mensonge ne promeut pas d'avenir. Il n'est pas éternellement conservé.

De même, la mauvaise foi ne profite pas à celui qui en fait usage. Elle conduit à l'échec ou encore à la désillusion. Dans le cas de Gœtz, sa mauvaise

foi va conduire à sa chute. Nous allons passer en revue les circonstances de cette chute. Après sa détermination pour le Bien qui n'était rien d'autre que sa face voilée de sa volonté d'antan, la force du Bien, vertu du bon Dieu a régenté cette autre force du Mal. Premièrement, la révolte a fini par éclater. Gœtz n'a pas pu empêcher la guerre qui va opposer les paysans aux barons. Il était improbable pour lui que l'intégration de ces paysans conduise à un éveil de conscience de ceux-ci pour déclarer la guerre aux barons. La séquence dialoguée entre lui et Nasty révèle la consternation avec laquelle il reçoit cette information. Même si la suite du dialogue ne fait pas mention des détails du combat, l'on peut comprendre par les propos de Nasty qu'une insurrection a eu lieu où Gœtz contre grée est effondré.

Passible d'empêcher la révolte, Gœtz est confiné dans un embarras. Sans se tirer d'affaire, il est aussitôt hué et pourchassé par ces paysans. La peine s'installe donc en lui et excite sa colère. En guise de réponse à ces détracteurs il leur profère des injures.

> LES PAYSANS – Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !
> GŒTZ – *Emporté par la rage.* Je m'en vais, n'ayez pas peur. Courez à la mort ; Si vous crevez, je danserai. Que vous êtes laids ! Peuple de lémures et de larves, je remercie Dieu de m'avoir montré vos âmes ; car j'ai compris que je m'étais trompé ; il est juste que les nobles possèdent le sol, car ils ont l'âme fière ; il est juste que vous marchiez à quatre pattes, croquants, car vous n'êtes que des porcs.
> LES PAYSANS – *veulent se jeter sur lui.* À mort ! À mort !
> GŒTZ – *arrachant une épée à un paysan*. Venez me prendre ! (Fragment trois)

Aussi, la rançon de la mauvaise foi montre l'impasse et la subordination de Gœtz à sa situation. Il n'a d'autres alternatives que de publier haut et fort ses aveux. En pareille situation, sa condition impose sa soumission et sa collaboration. On pourrait caractériser ses paroles comme des confessions. Voyons dans ces répliques :

> HEINRICH – Ce sera sans peine ; comme tu ne pouvais jouir de ces biens, tu as voulu t'élever au-dessus d'eux en feignant de t'en dépouiller.
> GŒTZ – o voix d'airain, publie ma pensée : je ne sais plus si je t'écoute ou si c'est moi qui parle. Ainsi donc tout n'était que mensonge et comédie ? Je n'ai pas agi : j'ai fait des gestes. Ah, curé, tu me grattes où ça me démange. Après ? Après ? Qu'a-t-il fait, le cabotin ? Eh bien, tu t'essouffles vite.
> HEINRICH – gagné par la frénésie de Gœtz. Tu as donné pour détruire.
> GŒTZ – J'ai voulu que ma bonté soit plus dévastatrice que mes vices.

> HEINRICH – Et tu y as réussi : vingt-cinq mille cadavres ! En un jour de vertu tu as fait plus de morts qu'en trente-cinq années de malice.
> GŒTZ – Autrefois je violais les âmes par la torture, à présent je les viole par le Bien. J'ai inventé de trahir le Mal ne se laisse pas si facilement trahir. (Fragment trois)

Au total, la mauvaise foi conduit à la solitude, à l'emprisonnement de soi. L'offrande de Gœtz n'a pas été agréée par ses destinateurs. Sa générosité n'a pas été à la hauteur de toute attente. Cette énième conséquence va entraîner son isolement pour vivre en paria dans la forêt. Cependant, dans cet endroit il n'est pas exempte de châtiments. Il s'impose de peine sévère en se privant de nourriture. C'est une autre situation plus complexe qui va s'imposer à lui. Ce qui justifie en aval, que cette conduite chimérique résulte toute la dimension nuisible.

3. L'expérience de Gœtz et l'existentialisme

L'existence humaine est construite au regard des exigences auxquelles l'homme éprouve des faiblesses. Chacun est cerné dans l'univers par des circonstances intrinsèques qui ne sont pas homogènes à tous. Autrement, la vie de chaque individu suit son cours, dépendant de certaines conditions que Sartre définit comme « *l'ensemble des limites a priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers.*» Sartre (1996, p.60). De ce fait, l'existentialiste parle de condition humaine. Parce qu'il existe une valeur universelle à tous. Cette universalité humaine est en construction perpétuelle et permet à l'homme de se définir. En somme, l'être humain se définit au compte des situations. Il n'est rien d'autres que son projet ou l'ensemble des actes qu'il pose dans des situations qui le cernent. Dans cette partie, nous allons voir comment l'entreprise de Gœtz nourrit la théorie de Sartre. Mieux encore, comment Gœtz intègre par ses actes les principes existentialistes.

3.1. L'engagement personnel

L'un des principes fondamentaux de l'existentialisme est l'engagement personnel du sujet pensant dans la réalisation de son paraître. Malgré toutes les circonstances qui pourraient arriver où le choix d'une décision est laissé à un dilemme, l'individu finit par se décider sans se faire aider. Lorsque le choix parmi plusieurs se présente, le surmoi, l'affirmation de soi, la conviction, la croyance, les expériences et bien d'autres facteurs le constituant, suggèrent leurs choix et l'individu finit par s'emparer d'un.

Gœtz affiche son insubordination face aux clergés selon leurs hiérarchisations : l'archevêque en premier lieu, l'Évêque Heinrich ensuite, ainsi contre le bon Dieu Il est investi pleinement dans le destin.

3.2. La liberté individuelle

Gœtz, comme nous l'avons signifié précédemment est défini par le Mal. Cette appréhension est fortement remarquable par la morale rigoureuse qu'il s'impose pour le Mal. Dans la situation où il se trouve, il décide de détruire la ville de Worms sans raison valable. Il agit pour le Mal. C'est à juste titre qu'on l'entendre dire à Heinrich : *Est-ce que tu ne comprends pas que le Mal est ma raison d'être ?* (P.63). Il va plus loin en annonçant sa conviction de la vie : *Depuis mon enfance, je regarde le monde par un trou de la serrure : c'est un beau petit œuf bien plein où chacun occupe la place qui lui est assignée, mais je peux t'affirmer que nous ne sommes pas dedans. Dehors ! Refuse ce monde qui ne veut pas de toi ! Fais le Mal : tu verras comme on se sent léger.* (P.67). Ici c'est de façon singulière qu'il empreinte cette voie et il n'attendra pas de sanctions. Gœtz s'engage seul sans être conduit par Dieu. Il le déclare solennellement à Catherine dans le premier fragment :

> CATHERINE – Et pourquoi faire le Mal ?
> GŒTZ – Parce que le Bien est déjà fait.
> CATHERINE – Qui l'a fait ?
> GŒTZ – Dieu le père. Moi j'invente. (Fragment trois).

Quand il décide de se vouer au bien, c'est également, lui-même, qui choisit cette voie, pas Dieu. Il invente à nouveau solitairement son chemin sans la transcendance divine ni par le Diable. Cet état de fait élucide la théorie existentialiste qui stipule que l''être humain est le seul responsable de ses actes.

En outre, Gœtz en tentant de sauver Catherine, s'est rendu compte que le miracle ne viendra jamais. Le fragment 2 qui présente les actions dans la cité du soleil, montre l'histoire d'un miracle qui ne survient jamais. Les effets des événements ont prouvés à Gœtz qu'il fasse le Bien ou le Mal, ce sont les mêmes résultats et les mêmes désastres qui se produisent. D'ailleurs, c'est pourquoi, il s'interroge : Gœtz – *Alors pourquoi faire le Bien ?* (P.90). S'il le fait, c'est un simulacre d'identité qu'il revêt pour couvrir le Mal. L'invention du Bien, pour lui est de façon conditionnée parce qu'il est déjà condamné au Mal.

3.3. L'acte de responsabilité

En dernier ressort, de mettre en parallèle la mauvaise foi de Gœtz à l'exhibition de l'existentialisme, il faut souligner que Gœtz est conscient du spectacle auquel il joue son destin. Il est entièrement conscient du double jeu dont il joue. Personnage hybridé au Mal d'abord, et ensuite au Bien, il a totalement la conscience dans ses choix. Sartre est formel sur cet état de fait de l'individu qui sert sa mauvaise foi. Il affirme « *La mauvaise foi est consciente de sa structure métastable était la structure de l'être et que la structure de toutes les convictions*.» Sartre (1943, P.105)

Aussi, si Gœtz caractérise la même longueur d'onde, le Bien et le Mal, il les fait reposer alors sur le postulat du hasard et du Néant. Pour lui, il appellerait le Bien ou le caractériserait par l'état de fait de la considération intrinsèque de l'individu qui agit et vice-versa pour le Mal. Certes, le regard des autres porte un jugement de valeur aussitôt que l'acte d'un individu est posé. Mais, en se fondant sur Gœtz, l'auteur singulier de ses actes, on peut déduire que l'être en action définit la nature de ses actes.

Chez l'existentialiste, le sujet en action à la charge d'endosser les conséquences de ses actes qu'elles soient positives ou négatives. Celui-ci doit les porter sur lui. Cette responsabilité lui donne la grandeur dans ses actes. Il est alors tiré de la lâcheté. Son acte est un acte voulu et non accidentel. Il doit même le revendiquer. C'est le cas de Gœtz. En pareille conjoncture, Gœtz est l'unique bénéficiaire de son acte. L'expérience de sa mauvaise foi se décline par l'esprit de sérieux qu'il fait montre, une façon de jouir de sa liberté. Son choix librement parlant réside dans son indifférence à l'égard des autres personnages. Il ne vit que pour cela. Il choisit solitairement de rester insensible à tout ce dont peuvent ressentir ou souffrir les autres personnages. La liberté a fondu sur lui, il ne fait que l'obtempérer. Il s'est affranchi de toute dépendance affective. Quel que soit le massacre que cela causerait, il rend la ville. Il revendique cet acte en avouant ne rendre aucun compte aux autres personnages, ni à un autre être suprême. On pourrait affirmer qu'il atteint sa grandeur dans l'acte par le fait qu'il porte sur lui son choix. Il est ce qu'il se fait. Même s'il est sous le regard de Dieu, il estime que Dieu ne le détournera pas de son choix. En un mot, il assume son choix. Les acquis de son projet se réduisent à la conduite de sa propre liberté soit à une recherche d'être ou d'identité. Ces répliques le justifient :

> GŒTZ – Si j'avais eu vraiment l'intention, de bien faire, ni Dieu ni le Diable ne pourraient me l'ôter.
> Qu'importe d'ailleurs : monstre ou saint, je m'en foutais, je voulais être inhumain. (Fragment trois)

Conclusion

Plusieurs cas de figures énumérées dans cette étude, à travers les agissements du personnage de Gœtz ont permis d'élucider la mauvaise foi au sens Sartrien et les conséquences qu'elle encourt. Pour mieux se faire comprendre, il faut considérer l'existence du Bien et du Mal comme deux forces motrices dont l'une est l'instigatrice principale de la mauvaise foi et l'autre l'aboutissement ou le dénouement de cette imposture. En effet, quand Gœtz fait preuve de sa mauvaise foi, c'est le Mal qu'il choisit. Il agit pour le Mal. C'est d'ailleurs le principe auquel est soumise la mauvaise foi. Tout est partie d'une générosité sans précédent d'octroyer une cité du soleil aux paysans dans cette séquence. Mais l'intention cachée derrière cet acte n'était rien d'autre qu'une

supercherie. C'est-à-dire un mensonge qui ne saurait s'acoquiner à l'attitude de bonne foi. Comme Sartre soutient : « *La mauvaise foi ne conserve pas les normes et les critères de la vérité comme ils sont acceptés par la pensée critique de bonne foi.*» Sartre (1943 ; P.105). Par ailleurs, la force du Bien attribué au bon Dieu vient mettre un terme à celle du Mal. Ainsi, la mauvaise foi de Gœtz trouve son déclin et à une portée négative sur lui. Gœtz se laisse attendrir par l'expression de la détresse, la solitude. Au regard de son expérience, la mauvaise foi ne profite pas. Eu égard de ce déclin qu'a entrainé la mauvaise foi chez Gœtz, il faut noter aussi l'emphase de l'expression de sa liberté et son engagement qui gouverne ses actes.

Références bibliographiques

LASOWSKI, Aliocha Wald, 2011, *Jean-Paul Sartre, une introduction*, Pocket.

SARTRE, Jean-Paul, 1973, *Un théâtre de situations*, Gallimard.

SARTRE, Jean-Paul, 1996, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard.

SARTRE, Jean-Paul, 1951, *Le Diable et le bon Dieu*, Gallimard, coll. « Folio ».

SARTRE, Jean-Paul, 1943, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées ».

VINAVER, Michel, 1993, *Écritures dramatiques*, Paris, Edition Actes sud.

ZAMAGNI Elena, 2012, « Le piège de l'amour-propre dans le Diable et le bon Dieu de Sartre » in Cielam numéro 1 Avril 2012, Revue en ligne.